

## Cannabis et sociétés

(paru dans Les Infos n°269 et n°270, en décembre 2007)

Quelques constats...

Nous savons qu'en France l'usage du cannabis est illicite tandis que l'usage du tabac ou celui de l'alcool est autorisé. Nous savons également que d'un pays à l'autre, les réglementations et les usages changent. C'est ainsi qu'aux Pays Bas, l'usage du cannabis est légalisé, c'est-à-dire qu'il tombe sous le coup de lois qui encadrent sa consommation ; En Espagne, il est dépénalisé, c'est-à-dire que son usage ne peut faire l'objet de poursuite judiciaires. De même, dans certains pays de tradition musulmane, la consommation d'alcool est proscrite tandis que la consommation de marijuana y est tolérée. Le cas du kava est encore plus parlant : interdit par la législation française, il est très largement consommé en Nouvelle Calédonie où nul ne saurait être inquiet pour sa consommation. Il n'est pas utile d'entrer dans les détails des différentes législations des nations pour constater qu'en matière de substances psychotropes le consensus n'est pas d'actualité !

Qu'est-ce qu'un produit psychotrope ?

Nous appelons 'psychotropes' toutes substances ayant des effets au niveau du psychisme humain. Nous préférons ce terme à celui de 'drogue' qui renvoie à des connotations imaginaires complexes promptes à déplacer le sens du mot du côté de l'affectif. Nous préférons également ce terme à celui de 'stupéfiant' qui renvoie à une réalité judiciaire également peu intéressante ici. Dans cette catégorie, nous rangeons un certain nombre de substances dites 'addictives', c'est-à-dire qui provoquent une dépendance, plus ou moins immédiate, plus ou moins difficile à combattre, physique ou psychologique. Nous y rangeons également les 'toxiques' qui sont des produits qui causent à plus ou moins long terme des pathologies organiques ou des troubles psychiques ou de l'attitude.

Mais, si bien souvent les psychotropes sont des toxiques aux propriétés addictives, des psychotropes peuvent n'être ni toxiques, ni addictifs. Nous savons par exemple que le vin comme la bière sont des produits nutritifs qui contiennent un certain nombre d'éléments qui facilitent le maintien de la santé ; le tanin par exemple. De même le kava qui est réputé pour ses caractéristiques myorelaxantes n'entraîne vraisemblablement aucune dépendance<sup>1</sup>.

Le problème du cannabis.

Il est commun d'entendre dire que le cannabis est aujourd'hui devenu un fléau de société, en Nouvelle Calédonie, comme en de nombreux pays. On parle d'effets démotivationnels ruinant l'insertion socioprofessionnelle des jeunes, sapant leurs compétences intellectuelles et visant à la procrastination. Mais pourquoi le cannabis est-il devenu un fléau ? En quoi est-il plus un fléau que l'alcool, réputé pour conduire ses consommateurs abusifs à toutes sortes de comportements à risques ? En quoi est-il plus un fléau que le tabac réputé pour porter atteinte à la santé même de l'entourage non-fumeur des consommateurs ? La caractéristique majeure du cannabis, que ne partage ni le tabac, ni l'alcool, est dans le fait que ce produit possède des propriétés anxiolytiques. Comme un certain nombre de médicaments, le cannabis procure un sentiment de tranquillité, apaise

---

<sup>1</sup> Voir la récente ETUDE EPIDEMIOLOGIQUE ; KAVA ET HEPATOTOXICITE EN NOUVELLE CALEDONIE de l'INSERM U687/IFR69, du Centre régional de pharmacovigilance, Département de pharmacologie, INSERM U657, et du Laboratoire de Biologie du Centre Hospitalier de Nouvelle Calédonie.

l'anxiété et plonge son consommateur dans une réalité moins stressante. Cette particularité fait du cannabis un produit de plus en plus prisé dans nos sociétés modernes. Cette particularité fait également que ce produit soit prisé plutôt par les jeunes. Cette particularité fait enfin que ce produit est consommé de plus en plus massivement dans les sociétés modernes. Pourquoi ?

Le cadre social.

Pour répondre à ces questions, il ne faut pas simplement étudier le cannabis en tant que substance psychotrope, il faut comprendre sa place dans la société. Une étude concernant un produit psychotrope quelconque ne saurait avoir de sens qu'à embrasser les usages de ce produit dans un cadre social spécifique.

Ainsi, pour mieux comprendre l'attrait actuel du cannabis dans nos sociétés modernes, rappelons-nous son usage dans les sociétés traditionnelles. Car aussi loin que l'on remonte dans le temps, les sociétés traditionnelles ont-elles-aussi fait usage d'un ou de plusieurs psychotropes. Or cet usage du produit était radicalement différent de ce que l'on peut constater de nos jours dans nos sociétés modernes et postmodernes.

L'usage des substances psychotropes dans les sociétés traditionnelles.

Dans les sociétés traditionnelles, toute consommation est extrêmement ritualisée. Ce n'est que par l'initiation chamanique, lors de cérémonies officielles et/ou sacrées, lors de passages de rites etc. que l'usage est constaté quelque soit la substance employée. Nous connaissons l'usage du vin en Grèce et en Rome antiques autour des bacchantes de Dionysos et de Bacchus. Nous connaissons l'usage du tabac et des champignons en Amérique lors des cérémonies initiatrices. Nous connaissons l'usage rituel du cannabis et du pavot dans l'Orient ancien.

Il n'y avait alors pas les problèmes que nous connaissons aujourd'hui avec la toxicomanie. Et cela n'est pas du à la faiblesse des principes actifs des produits alors à l'usage. Car s'il est vrai, par exemple pour le cannabis, que les taux de THC des plantes ont augmenté depuis lors et continueront d'augmenter grâce aux sélections des plants les plus rentables, le problème n'est pas là. Le cannabis même à forte teneur (vers 25% de THC par matière sèche) n'influe pas sur les aires corticales touchées par les substances d'autres plantes telles que la Datura aux vertus hallucinatoires.

Dans les sociétés traditionnelles, les psychotropes n'étaient pas considérés comme des produits dangereux. Leur consommation, ficelée dans une culture forte ne pouvait pas être un péril. N'importe qui n'y avait pas accès ; non que le produit ne se trouvait pas couramment, dans les champs ou dans la nature, mais il ne prenait de sens qu'à être consommé rituellement. Alors seulement, il ouvrait les portes vers d'autres mondes, le monde invisible des esprits de la nature, des ancêtres, des dieux...

Aussi l'usage de psychotropes était-il destiné à faciliter l'immersion temporaire de certains dans une autre réalité. Cet usage répondait à un besoin, à une logique sociale. Le 'voyageur de l'esprit' entrait dans ce monde imaginaire guidé par les mythes et les légendes. Ce voyageur qui passait dans cette autre dimension y allait parfois pour se rencontrer lui-même, pour y découvrir des secrets cachés, pour y combattre des démons. Or si cette expérience psychotrope avait un sens, elle ne répondait aucunement à une recherche de plaisir individuelle.

Ainsi la consommation de psychotrope n'était absolument pas problématique ; elle était plutôt un facilitateur dans la quête spirituelle et parfois mystique des anciens.

L'usage des substances psychotropes dans les sociétés modernes.

Tout change avec l'avènement du sujet moderne. La société traditionnelle extrêmement encadrante dépérit avec la survenue des 'libertés individuelles'. En effet, si, dans une société traditionnelle tout le monde est toujours pris dans une activité à la fois rituelle et symbolique, dans une société moderne, le sujet 'libre' de ses choix échappe à la toute puissance sociétale. La construction identitaire même en est bouleversée. L'homme traditionnel qui n'est que parce qu'il appartient à un groupe clanique, social, culturel... laisse sa place à un homme qui a une partie de plus en plus grande à constituer de lui-même, c'est-à-dire subjectivement. Plus les rituels et la culture qui encadraient et donnaient du sens aux actes des hommes choient, plus cet homme se trouve face à un vide ontologique qui émerge notamment à travers un questionnement existentiel.

Dans société moderne, l'usage de la subjectivité est donc indispensable pour combler existentiellement le vide laissé par la culture. Le desserrement du maillage culturel marque donc à la fois le déclin de la toute puissance du discours du maître traditionnel et l'avènement de l'homme moderne, le citoyen. Ce découverte d'une partie importante de ce que la psychanalyse nomme le réel provoque, dans la société moderne, un vide laissé à la fois dans le sens et dans le recours social aux produits psycho-actifs. Cet usage n'est plus vraiment encadré par des rituels et sa consommation ne répond plus justement à des nécessités sociales. C'est de plus en plus le sujet qui détermine cette consommation. Il le fait en fonction de son plaisir plus qu'en fonction de son devoir. Désacralisé par le désenchantement du monde moderne, le cannabis devient un produit de consommation comme n'importe quel autre.

L'histoire de certaines sociétés nous a prouvé que l'introduction de produits psychotropes inconnus de d'elles leur a été désastreuse. Importés par d'autres sociétés, pour lesquelles cette consommation ne posait pas de problème particulier, ces psychotropes se sont attaqués au lien social même et/ou à la santé des usagers. C'est le cas de l'alcool introduit dans les sociétés indiennes, aborigènes et kanakes. Ce fut le cas du tabac, et plus tard de la marijuana, introduits dans les sociétés européennes. La flambée et les dégâts occasionnés par les drogues de synthèses (cocaïnes, LSD, ecstasy, héroïnes...) sont directement imputables à leur survenue sociale brutale, c'est-à-dire sans enrobage rituel et culturel. Les études sur l'acculturation et la déculturation ont montré combien cette consommation nouvelle de psychotropes inassimilée par le système social pouvait être destructrice.

L'homme moderne partiellement déculturé a donc le choix de sa consommation ; choix que n'avait pas l'homme traditionnel. C'est de cette liberté nouvelle que va émerger la problématique de l'usage du produit. Cette problématique peut être traité du côté du judiciaire, du législatif ou du répressif, mais nous savons que l'homme moderne s'autorise une marge de manœuvre plus ou moins large vis-à-vis des lois. Cette problématique peut-être traitée du côté de la prévention et de l'éducation à condition de s'en donner les moyens ; c'est-à-dire faire autre chose que de la communication. Cette problématique se traite surtout par la responsabilisation des usagers ; encore faut-il mettre en place un système global qui favorise la responsabilité du citoyen. Mais dans un monde où l'incertitude personnelle et professionnelle gagne, où l'exclusion sociale est courante, où tout nous est promis (par la publicité et les campagnes électorales notamment) sans que rien ne soit jamais réalisable, le recours aux psychotropes devient une alternative attrayante. Le cannabis, parmi d'autres trouve ici sa justification sociale. Ses vertus anxiolytiques en font un produit d'appel suffisamment séduisant pour que le sujet puisse préféré l'évasion qu'il procure au combat stressant de nos quotidiens modernes.

Aussi, si le cannabis est si dangereux, c'est plus en raison de la structure même de la société qu'en raison de sa dangerosité biologique. S'il est si répandu et s'il représente un danger pour certaines sociétés, c'est qu'il y est prisé. Or s'il y est prisé, c'est qu'il répond à un certain malaise de la civilisation. Ainsi, considérer la consommation de cannabis comme un fléau n'est-il pas un leurre ? La consommation de cannabis est à considérer comme un symptôme social. C'est au cœur du fonctionnement social qu'il faut chercher la source du problème. Evidemment, cela demanderait une étude plus approfondie du système social moderne (et postmoderne) afin d'en lister les dysfonctionnements afin d'y remédier. Cela demanderait de renoncer aux 'solutions' faciles, inefficaces voire dangereuse de la répression, du durcissement législatif ou au contraire de son abolition (dépénalisation). Cela demanderait à ce que nous remettions à plat un certain nombre de nos perceptions qui tiennent plus d'idées reçues que de conceptions fondées. En attendant, la société moderne évolue et glisse de plus en plus vite vers une société postmoderne dans laquelle l'usage des produits psychotropes est encore différent.

### L'usage des substances psychotropes dans les sociétés postmodernes

La postmodernité apparaît à la suite d'un ensemble de processus sociaux dont deux sont à relever : la globalisation de la société capitaliste de consommation et la généralisation des théories objectivantes et scientifiques quant à leurs applications humaines. La société postmoderne tire un trait final sur ce qui demeurait du symbolique dans la société moderne découvrant entièrement le double défaut structural ontogénique et phylogénique. L'homme postmoderne n'a plus que des reliquats épars de sens culturel et les coutumes traditionnelles ne sont plus que de l'ordre du folklore. La référence au symbolique jugé porteur d'un certain ordre moral pas toujours compatible avec la rencontre et le métissage culturel est délaissé. Toujours perçue comme limitative à la jouissance, dans la société postmoderne, la morale est totalement délaissée au profit de l'imaginaire qui permet l'illusion de la toute puissance de chacun. La consommation de produits psychotropes est ainsi devenue une consommation visant essentiellement à la jouissance du sujet. Cette jouissance loin d'être prise dans le cadre d'une convivialité ou d'un partage comme dans le cadre moderne est avant tout vécue dans les errements du réel du produit. Même si la consommation peut se faire en communauté, celle-ci n'aura pas valeur de groupe dans le sens où aucune circulation de sens ne tiendra lieu de lien. Le but recherché et avoué par les jeunes qui font usage de produits dans cette logique postmoderne est de se 'défoncer complètement', 'se prêter la tête', 'se détruire les neurones'. La consommation ne se fait d'ailleurs plus avec l'usage d'un seul psychotrope, mais plutôt avec un bouquet. En Nouvelle Calédonie, la pratique des 3K<sup>2</sup>, à laquelle il faut ajouter l'emploi du tabac, est explicite.

En résumé...

L'usage du cannabis n'est pas un fléau en soi. En tant que plante psychotrope, il bénéficie de certaines particularités que d'autres n'ont pas. Ces particularités peuvent être utilisées de différentes façons aussi bien pour soigner que pour se détruire. Le cannabis ne détient pas de vérité en lui. Il n'est ni bon ni mauvais dans l'absolu. Par contre il serait intéressant de nous pencher sur la nocuité de la postmodernité. C'est au cadre social qu'il revient de fixer les conditions d'usage afin de permettre aux consommateurs de faire la part des choses et de pouvoir faire des choix qui ne leur seront pas préjudiciables. Mais pour pouvoir faire des choix judicieux, il faut accéder à une certaine responsabilité. C'est donc bien

---

<sup>2</sup> Kannabis, Kava, Kronenbourg pour cannabis, kava et alcool.

au sein de nos sociétés qu'il faut agir afin que chacun puisse se responsabiliser. Or à toujours porter un discours qui met en image la toute puissance de chacun (à condition d'avoir de l'argent), la société postmoderne n'instaure pas un système responsabilisant. La réduction systématique de l'être humain à un objet (de production ou de consommation) laisse-t-elle encore une place au sujet, au citoyen pour faire des choix, se mettre en acte et engager sa responsabilité ?

Evidemment, jeter l'anathème sur nos dirigeants sous prétexte qu'ils ne font rien peut se comprendre, mais c'est finalement vain. Ouvrir un débat citoyen nous semble plus utile. Or pour qu'il y ait un débat vrai, il faut placer son propos du côté du savoir. Pour cela, il faut se donner les moyens d'apprendre, d'étudier, de comprendre le monde au-delà des pragmatismes simplistes des études professionnelles. Le recours à la théorie, toujours décriée dans la postmodernité parce que jugée inutile ou inaccessible est pourtant le seul moyen de tenir un propos cohérent sur des thématiques telles que le cannabis et le lien social. Sans ce savoir préalable, comment discerner ce qui est de nos simples impressions, ce qui est de l'a priori, ce qui est du discours commun conventionnel et ce qui fonde une pensée construite, sensée et partageable ? Car il faut le savoir : le pire ennemi du débat, ce n'est pas tant son absence que sa perversion du côté de la polémique.

Laurent Edo

Président d'ARES (Analyse et Recherche sur l'Enseignement et le Social)